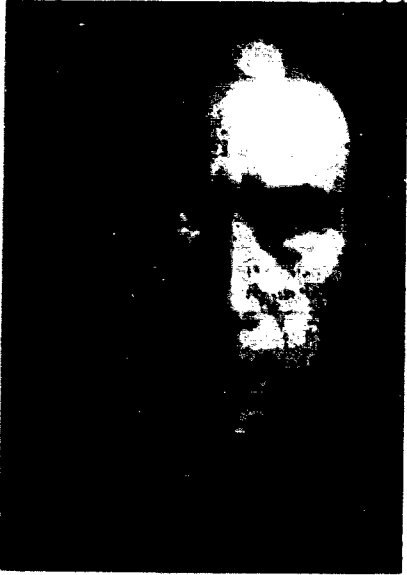


28^e année 1933

217

SILHOUETTES

ANDRÉ GIDE



(Martini)

Aucune « silhouette » sans doute n'est plus actuelle que celle-ci. Les deux premiers tomes des Œuvres complètes de M. André Gide viennent tout juste de paraître. Deux monographies aussi différentes de ton que de méthode, le souple et patient essai analytique de M. Léon-Pierre Quint sur André Gide, sa vie, son œuvre (Librairie Stock), le livre synthétique et passionné de M. René Schwob sur le Vrai drame d'André Gide (Grasset), nous ont été offertes presque simultanément... On multiplierait aisément ces signes du rayonnement d'une pensée et d'une œuvre dont on essaiera de marquer ici, trop rapidement, quelques caractères essentiels.

La première vertu de l'œuvre de M. Gide tient à l'éminente qualité de son art. L'auteur des Cahiers d'André Walter juge ce livre de jeunesse, ce premier livre (qui date de 1891), avec la plus rigoureuse sévérité : il y discerne une méconnaissance des devoirs de l'écrivain envers la langue, et il est vrai qu'au temps du symbolisme un jeune homme n'eût su écrire avec simplicité. Mais, peu à peu, et de livre en livre, la langue s'affermir et se dépouille, jusqu'à cet Amoraliste qui marque au seuil de notre siècle le triomphe d'une écriture merveilleusement fluide et nue. M. Gide a cent fois exprimé que « l'œuvre d'art ne s'obtient que par contrainte et par la

soumission du réalisme à l'idée de beauté préconçue ». Il a affirmé la tendance classique de son art, son souci d'ordonnance et de tempérance. Il définit « cet esprit de choix, ce délicat instinct de sélection » sans quoi il n'est point de style. Définitions d'autant plus remarquables que M. Gide ne juge pas souvent. Il semble qu'il ait trouvé là la seule « discipline » où il se soumet.

On ne peut, en effet, reprendre aucun de ces mots que nous venons de placer entre guillemets et qui sont tous empruntés à M. André Gide — si l'on tente de montrer son attitude, non plus devant l'art, mais devant la vie. Un individualisme, sans autre frein qu'une soif d'absolu que l'on rapporte généralement à sa formation protestante, anime ici toute la démarche de M. Gide. Sollicite dans toutes les directions, — esprit non prévenu —, il se refuse au choix. Toute vérité n'est que fragmentaire, tout choix et toute action risquent de « limiter ». Cette âme, avide d'une trop haute certitude, ne se fixe en aucune possession ; elle est, selon l'expression de Jacques Rivière, « un merveilleux jardin d'hésitations ». Toute l'œuvre de M. Gide dit cette enquête incessante, cette exploration sans cesse reprise, de toutes les pensées, de tous les sentiments, de toutes les sensations...

Et il faut marquer l'admirable lucidité des aveux successifs qu'elle prodigue ainsi. L'honneur de M. André Gide tiendra dans ces élucidations singulières des ressorts de notre nature la plus secrète. Mais c'est peut-être là aussi qu'un danger l'attendait.

M. André Gide a poussé la sincérité dans l'étude de ces ressorts secrets jusqu'à l'aveu le plus total. Mais ce même scrupule et cette même soif d'absolu qui tout à l'heure paralysaient son choix, l'obligeaient ici à se justifier : M. André Gide est un esprit trop profondément religieux pour se dégager de la morale traditionnelle avec insouciance ; il ne se dégage d'elle qu'en la niant. Et il semble que cesse alors le « merveilleux jardin d'hésitations »...

Tout l'Édition - 28^e année 1933